

*András KÁNYÁDI*

## **LA LÉGENDE DE BUDA OU UNE AVENTURE IMAGINAIRE DE CASANOVA**

---

*Notre article tente de retracer les différentes étapes de la légende formée autour d'une visite en terre hongroise de Giacomo Casanova, connu par le grand public pour ses prouesses amoureuses. Intrigué par le manque de références hongroises dans les Mémoires du fameux Vénitien, un journaliste a inventé une histoire apocryphe à succès qui a servi, tout au long du vingtième siècle, de point d'ancrage pour la fiction et a su créer un lieu de mémoire dans un quartier de Buda. En marge de l'histoire de séduction, nous essayons de lire l'histoire culturelle du pays et de comprendre la mise en valeur de l'identité nationale, tout en soulevant des questions de poésie et d'anthropologie urbaine.*

---

Sur la place Batthyányi, jusqu'à date récente, il y avait un petit bistro qui portait le nom de *Casanova*. Rien d'extraordinaire en soi, puisque il y a de nombreux locaux de divertissement dans le monde qui empruntent le nom mythique du Vénitien. Mais le choix de celui de la capitale hongroise n'a pas été fortuit ; bientôt cent ans de littérature témoignent du passage réputé historique de ce grand charmeur à Buda. Qu'en est-il dans la réalité, a-t-on le droit d'effacer du jour au lendemain la trace d'un célèbre personnage historique ? Notre article tentera, une nouvelle fois, d'élucider la légende qui rattache l'écrivain aventurier à ce coin pittoresque de la Hongrie.

### **1. LE CAPITAINE HONGROIS**

Dans ses mémoires, Casanova ne parle jamais de ses aventures en Hongrie, excepté une petite escapade à Presbourg (Pozsony) où il a

fait une partie de cartes chez le seigneur Csáky (Casanova, 1993, III, p. 651)<sup>1</sup>. Il évoque encore la ville de Temesvár, lieu de déportation des prostituées de l'Empire des Habsbourg (idem, p.642) et, plus souvent, le vin de Tokay. En revanche, son expérience hongroise reste inoubliable : il doit l'une de ses plus belles conquêtes à un vieux capitaine magyar. Rappelons-nous brièvement cette aventure singulière. À Cesena, dans une auberge, une dispute éclate entre les sbires de l'Inquisition et un capitaine étranger, au sujet d'une jeune femme qui loge avec le militaire dans la même chambre. Les mœurs étant sévères — la ville fait partie des états pontificaux à cette époque —, les autorités exigent le certificat de mariage. Casanova intervient et reconforte les esprits à l'aide de quelques ducats. Le capitaine hongrois — qui ne parle que latin — lui relate les étranges circonstances de sa rencontre avec la jeune Française qu'il doit escorter à Parme. La suite de l'histoire est floue : le militaire, de son plein gré, renonce à Henriette en faveur du Vénitien et se sépare du couple, une fois qu'ils sont arrivés à destination. Pour sa part, le séducteur garde un très bon souvenir du vieux « sage » et regrette de ne pas l'avoir revu plus tard (Casanova, 1993, chap. 1).

Cet épisode intrigue beaucoup d'auteurs hongrois ; certains réclament la suite de l'histoire, d'autres essayent de conférer une identité au capitaine et deviner la raison du renoncement facile à Henriette. Ainsi, dans la pièce de Loránd Orbók *Le chevalier de Seingalt*<sup>2</sup>, c'est Mihály Ecsedy, capitaine du régiment de hussards de Marie-Thérèse, que le Vénitien provoque en duel pour s'adjuger la belle. Rassuré en apprenant que la fille n'est pas la maîtresse du capitaine, Casanova renonce au duel, puis profite du sommeil du « vieil homme exténué » pour séduire Henriette. Au terme de trois mois de bonheur, la jeune femme est invitée à rentrer à la maison. La fille laisse le choix à son amant : s'il la veut pour toujours, elle restera. Comme la nature de l'aventurier fuit les attaches éternelles, il hésite à

---

<sup>1</sup> Casanova avait intitulé ses mémoires *Histoire de ma vie* ; pour simplifier, j'appellerai désormais cet ouvrage *Mémoires*.

<sup>2</sup> Loránd Orbók, *Le chevalier de Seingalt*, écrit en 1921 sous le pseudonyme de Lorenzo de Azertis. La première édition française date de 2001, parue aux éditions Caractères, Paris.

répondre net ; elle va donc suivre ses parents. Désespéré, Casanova tente de la faire revenir, sans succès. Il ne lui reste qu'une inscription gravée sur une vitre de fenêtre de l'auberge genevoise : « tu oublieras aussi Henriette »<sup>3</sup>.

Si l'intrigue s'inspire en grande partie de l'épisode narré dans les *Mémoires*, le capitaine hongrois devient chez Orbók une figure allégorique. La pièce est écrite au moment du grand traumatisme national hongrois : celui du découpage territorial. Perdante de la Grande guerre, la nation magyare malmenée connaît une sérieuse crise identitaire. Ce n'est donc pas par hasard si Ecsedy avoue qu'autrefois il aurait défendu son bien à l'épée nue, « comme il sied » à un bon Hongrois, mais qu'aujourd'hui il se sentait trop fatigué, épuisé et vieilli. Ce discours véhicule le cliché qui résume la représentation identitaire nationale à l'image du hussard, quoique d'un hussard dépourvu de son bien. Mais l'expérience de l'effritement sera vécue aussi par Casanova et l'allégorie est menée de bout en bout. Saisi par le remords après le départ d'Henriette, le chevalier tente de récupérer celle-ci et envoie cinq messagers sur les cinq routes menant de Genève en France. Quatre messagers retournent avec quatre femmes différentes qui répondent au prénom d'Henriette. Chacune a une particularité qui fait penser à la fille désirée : la bouche, les yeux, la démarche ou les mains. Cependant, ces détails s'avèrent insuffisants pour la recomposer et le cinquième messager revient les mains vides, la voiture avec « la vraie » lui ayant échappé. Orbók transpose ici l'expérience historique — la Hongrie a été coupée en quatre parties<sup>4</sup> — sur le plan de l'échec amoureux vécu par le Vénitien et suggère que le responsable principal a été la nonchalance. Le capitaine hongrois vieux et fatigué est dominé par le jeune Casanova irrésistible ; mais il est aussi le double du Vénitien (qui, vieux, deviendra comme lui), ce qui permet d'établir le lien allégorique entre

---

<sup>3</sup> « J'ai vu écrit sur une des vitres des deux fenêtres qu'il y avait : *Tu oublieras aussi Henriette*. Elle avait écrit ces mots à la pointe d'un petit diamant en bague que je lui avais donné », (Casanova, 1993, III, p. 521).

<sup>4</sup> La Tchécoslovaquie, la future Yougoslavie, la Roumanie et l'Autriche sont entrés en possession des territoires qui traditionnellement faisaient partie de la Hongrie historique.

l'aventurier désabusé et le pays exténué et d'évoquer la jeunesse glorieuse de la nation.

Les casanovistes<sup>5</sup> sont depuis toujours intrigués par la lecture référentielle des *Mémoires*. Ainsi, au sujet de l'identité historique du capitaine, deux hypothèses voient le jour. János Pelle, aidé par un spécialiste de l'histoire militaire, affirme que son véritable nom serait *Pál Szapáry*. On sait, dit-il, que vers la fin de la guerre d'héritage autrichien, il y avait quatre garnisons hongroises en Italie du Nord. Les registres de revue des archives militaires de Budapest et de Vienne permettent d'obtenir la liste des officiers et leur âge. Comme le capitaine devait avoir plus de cinquante ans lors de la rencontre, il ne pouvait occuper qu'un emploi partiel. En 1748, peu d'officiers avaient ce statut et, sachant que pour les missions à l'étranger, l'usage était de choisir des aristocrates, c'est probablement le comte Pál Szapáry du régiment Baranyai qui avait rencontré Henriette et plus tard le chevalier. Peu fortuné, Szapáry, militaire jusqu'à un âge avancé, n'a pas pu fonder une famille ni eu de descendants (Pelle 1987, p. 121).

Louis Jean André et Josef Polišensky avancent une autre opinion. Le premier suppose que derrière le nom d'Henriette se cache une aristocrate française du nom d'Anne Thérèse Adelaïde de Gueidan<sup>6</sup> ; elle se serait enfuie avec un capitaine autrichien nommé *Serenyi*, emprisonné pendant la guerre franco-autrichienne et consigné aux archives militaires de Vincennes. Comme le nom autrichien est hongrois et que cet officier Serenyi est né à Brno, l'historien tchèque Polišensky a pu démontrer qu'il s'agissait d'une famille hongroise établie en Moravie au XVI<sup>e</sup> siècle et dont un membre à l'époque de

---

<sup>5</sup> Sont appelés « casanovistes » les chercheurs spécialisés dans l'étude de la vie et de l'œuvre de Giacomo Casanova. Ces recherches sont publiées, une fois par an, dans la revue spécialisée *L'intermédiaire des casanovistes*, à Lausanne.

<sup>6</sup> L'identité d'Henriette est controversée, cf. Helmut Watzlawick, « Fata viam invenient », Casanova, 1993 t. 1, Annexes.

l'aventure avait cinquante ans<sup>7</sup>. Mais des doutes surgissent face à cette identification : l'officier aurait dû se débrouiller en français, appris pendant la détention, le latin n'était vivant qu'en Hongrie<sup>8</sup> et au cours de deux siècles les Serenyi auraient dû se germaniser. Quoi qu'il en soit, notre propos ici consiste à comprendre la fortune littéraire de ce personnage, non pas à trancher un débat historique. Nous allons donc maintenant examiner une légende tenace, tributaire de ce capitaine.

## 2. NAISSANCE ET AMPLIFICATION DE LA LÉGENDE DE BUDA

La grande aventure imaginaire que Casanova aurait eue en compagnie du vieux capitaine constitue le noyau de la *légende* de Buda. Celle-ci prend naissance en 1913 de la plume d'un journaliste hongrois. Albert Held prétend avoir lu une vieille traduction hongroise des *Mémoires* de 1836, œuvre d'un théologien saxon de Transylvanie (Joseph Waldemar Zech) qui a eu le privilège de consulter la version intégrale allemande du manuscrit contenant les « très désagréables souvenirs » de Casanova sur la Hongrie. L'aventurier, d'après cette version, aurait passé un séjour de cinq mois dans plusieurs villes hongroises — Fiume, Pécs, Pest, Buda et Debrecen. Malheureusement, dit Held, les éditions de Munich passent sous silence cette visite, pourtant très mouvementée (Held, 1913, p.67).

L'histoire de ce séjour est la suivante : après sa fuite des Plombs, Casanova se rend, via Trieste, à Fiume où il fait la connaissance de Louise Moreau, comédienne française, maîtresse du comte autrichien Ludwig Hoyos. Ce dernier invite l'aventurier dans sa villa et lui demande d'accompagner Louise à Buda, où le Vénitien veut suivre une cure de rhumatisme. À peine sont-ils arrivés à Pécs qu'un grand

---

<sup>7</sup> « pocházela z Uher a mela uherské jméno, ale bylá na Morave usazená už od XVI. století », Polišensky, Casanova a jeho svět, Prague, Akademia, p. 40.

<sup>8</sup> « Il paese, che ha il privilegio di possedere ne'suoi incolti volgari una lingua latina, benché barbara e rozza, è l'Ungheria », Casanova, Istoria delle turbolenze della Polonia, Napoli, Guida, 1974, p. 39.

propriétaire de Sümeg<sup>9</sup>, János Kisfaludy, succombe aux charmes de la Française et l'enlève. Pris de remords, Casanova informe le comte de cet événement infortuné dans une lettre de huit pages et poursuit sa route. À Buda, logé chez l'aubergiste serbe Péter Kosztjics, il commence les traitements dans les bains de *Tabán*<sup>10</sup>. Les vigoureux massages qu'on y pratique réveillent aussi son appétit pour les femmes. Bien que la fille de l'aubergiste, Sava, âgée de seize ans, ait déjà deux prétendants, Casanova réussit à lui tourner la tête. Comme ils veulent s'enfuir ensemble, leur carrosse est arrêté aux pieds du mont Gellért par les prétendants qui battent à plate couture le séducteur et vont jusqu'à le blesser à la cheville de plusieurs coups de couteau. Soigné par l'orfèvre nommé József Scheidner, c'est à Pest qu'il va rencontrer le capitaine József Dobay, ancien militaire à Venise et à Padoue, « italophone » ; celui-ci l'invite dans sa propriété de Debrecen. Si Casanova, au terme d'une partie marathon de cartes (elle dure trente et une heures) gagne deux mille six cents ducats<sup>11</sup>, il provoque la colère des nobles hongrois pour avoir blessé dans un duel le comte Dénes Bánffy et démasqué le jeu de tricheur du comte K.M. Pour le sauver, le capitaine le cache dans sa diligence et l'emmène à bride abattue jusqu'à Cassovie. Le séjour prend fin à Presbourg par le sauvetage d'un enfant tombé dans le Danube.

Cet article possède du raffinement pour fonder une légende, en rapprochant faits réels et fiction par le biais d'une histoire culturelle hongroise et de celle de la réception casanovienne. Spéculant sur le fait que le manuscrit original soit resté au coffre-fort de Brockhaus (à Leipzig), un théologien saxon de Transylvanie (les pasteurs luthériens de Hongrie faisaient souvent leur études en terre allemande) aurait bien pu le consulter pour y découvrir les épisodes mineurs que

---

<sup>9</sup> Sümeg est une petite ville dans l'ouest de la Hongrie qui abrite les ruines d'un château médiéval et la maison de naissance du poète Sándor Kisfaludy.

<sup>10</sup> Le quartier *Tabán* à Buda se trouve au pied du mont Gellért. Rasé dans les années trente, son emplacement original fait partie, aujourd'hui du 1<sup>er</sup> arrondissement de Budapest.

<sup>11</sup> Cf. Casanova 1993, avec la longue partie de cartes.

l'édition de Munich<sup>12</sup> (confusion entre la première édition Brockhaus et la première édition considérée comme complète) n'a pas repris. Comme les *Mémoires* de Casanova ont été traduites depuis longtemps en hongrois, la figure de l'aventurier était connue du grand public. De ce fait, certains détails de la légende, comme la belle Française, le capitaine, le duel, la haine des seigneurs, les parties de cartes interminables rappellent les épisodes populaires qui figurent dans le texte de Casanova. Nous avons déjà vu la belle Française et le capitaine hongrois ; la colère des nobles et le duel ne sont que la transposition de la célèbre aventure de Varsovie<sup>13</sup>. Adjoindre une petite histoire de séduction n'a rien de difficile, il suffit de la situer dans un cadre géographique adéquat. Pour davantage de crédibilité, l'auteur insiste sur des détails géographiques : un long parcours de la Hongrie historique depuis Fiume jusqu'à Cassovie, un séjour à Buda avec les éléments représentatifs — le Danube, le quartier Tabán et le mont Gellért. Les réalités démographiques du pays exigent d'inclure les Serbes de Buda<sup>14</sup>, les Saxons de Transylvanie ou les propriétaires de province (Sümege, Debrecen). Le passé littéraire (Kisfaludy)<sup>15</sup> et l'actualité politique (K.M.)<sup>16</sup> contribuent à la « naturalisation hongroise » de cette visite extraordinaire.

Held s'ingénie à apporter des précisions pour les petits détails (lettre de huit pages, partie de trente et une heures et deux mille six

---

<sup>12</sup> La parution de la traduction « intégrale » fut l'œuvre de Heinrich Conrad en 15 volumes, intitulée *Erinnerungen*, Munich, Georg Müller, 1907.

<sup>13</sup> Le duel avec le palatin Branicki a fait l'objet d'un livre casanovien, écrit en italien, *Il duello* et publié à Venise en 1780 chez Modesto Fenzo.

<sup>14</sup> Après la retraite ottomane, le quartier a été peuplé de Serbes venus du sud. Leur nom est resté longtemps après la disparition du quartier : Rácfürdő, Ráckert. L'ensemble a été appelé Rácváros (ville des Serbes).

<sup>15</sup> Le nom de Kisfaludy, pour le lecteur hongrois, s'associe avec le poète Sándor Kisfaludy et son frère, l'auteur de théâtre Károly Kisfaludy. Le poète a écrit un recueil fort populaire de romances sous le pseudonyme Himfy, le séducteur de la comtesse ne pouvant être qu'un parent du poète. Il est né à Sümege.

<sup>16</sup> Mihály Károlyi, homme politique hongrois, élu en 1919 président de la république. D'orientation social-démocrate, il a joué un rôle important dans l'histoire de la Hongrie de la 1<sup>re</sup> moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

cents ducats gagnés, sans oublier les noms des personnages, historiques ou tout à fait probables) et ponctue son récit de longs passages apocryphes des *Mémoires*. Il aborde également des questions identitaires, en ironisant sur l'identité nationale hongroise : le Vénitien reste perplexe quand il constate « que dans ce pays il y avait tant de culture, il croyait y trouver seulement le harem de la Turquie, en revanche, il a rencontré une nation dont la société, la morale étaient beaucoup plus grandes et fortes qu'il ne se l'était imaginé »<sup>17</sup> ou en reprenant des clichés sur les minorités — les Serbes sont par exemple extrêmement vindicatifs et sauvages. Nous pouvons constater que la présence du capitaine s'insère parfaitement dans les aventures habituellement rocambolesques du chevalier et qu'elle permet d'élargir les champs géographique (le nord-est) et sociologique (les nobles) de la Hongrie. La complexité de ce feuilleton va irriguer l'imaginaire des écrivains hongrois et plusieurs textes feront suite à cette visite mémorable.

Le premier écho de la trouvaille de Held, œuvre d'Aurél Kárpáti, a pour titre *Le conte de Jacopo* (Kárpáti 1914)<sup>18</sup>. Le héros éponyme est « un jeune homme italien qui à cause de diverses espiègleries habita pendant 15 mois les Plombs vénitiens d'où il s'esquiva sans prendre congé à travers une fenêtre sciée »<sup>19</sup>. Après les errances à Fiume, pour soigner sa cheville enflée et par désir d'aventures, il débarque à Buda chez Kosztjics avec une grande valise verte. Ses « vêtements de seigneur, chapeau à plume, épée dorée et joli visage basané »<sup>20</sup> impressionnent la fille de l'aubergiste, Sava, dont les grands yeux

---

<sup>17</sup> « *Sohasem gondoltam – írja feljegyzéseiben – hogy ebben az országban ennyi kultúra legyen, mint van, mindig azt hittem, hogy Törökországnak csak a háremhelyét leltem és im egy nemzettel találkoztam, amelynek társadalma, erkölcsi felfogása és érzete sokkal nagyobb és erősebb, mint csak vélni mertem* », Held, 1913.

<sup>18</sup> Première parution en 1913, dans la revue *A Hét*, n° 19, p. 230-232.

<sup>19</sup> « *a fiatalember előzőleg különböző vakmerő csínyek miatt tizenöt hónapig a velencei ólomkamrák lakója, ahonnan egy felszakított ablakon keresztül búcsú nélkül távozott* », Kárpáti, 1914, p. 257.

<sup>20</sup> « *elegáns ruhája, tollas kalapja, aranyozott spádéja és csinos olajbarna arca* », *ibid.*, p. 258.



foncés « au fond desquels luisait quelque nostalgie slave »<sup>21</sup> touchent également le voyageur. Hélas, son fiancé est serbe, un véritable géant au visage osseux. Jacopo a un rendez-vous avec une mystérieuse comtesse italienne établie à Buda qui attend l'homme de ses rêves; celui-ci la désabuse en lui exposant sa philosophie utilitariste. Fidèle à sa réputation, le séducteur enlève Sava mais près du mont Gellért il est rattrapé par le fiancé et « coutelé par des couteaux à éplucher le radis ». Le lendemain, *un capitaine de hussards de Pest* le découvre et le guérit. Le malmené ne mentionnera jamais cet épisode honteux dans son chef-d'œuvre.

Notons que Kárpáti reprend les motifs essentiels de l'article de Held avec de légères modifications : goutte et cheville enflée au lieu de rhumatisme, fiancé au lieu de prétendant serbe, coups de couteau (à radis, cette fois-ci) — mais aussi bains, Sava Kosztjics, la fille de l'aubergiste, enlèvement manqué, mont Gellért, comme dans le texte fondateur. L'auteur brode sur l'histoire : la jeune Sava est doublée d'une comtesse italienne, comme si une seule maîtresse ne suffisait pas à l'appétit du chevalier et cumule les éléments décoratifs — valise verte et épée dorée du séducteur, églantine jaune de la comtesse, visage osseux du fiancé — de même que les clichés (Jacopo siffle une barcarolle, la nostalgie slave de Sava). Mais il s'agit ici d'un aventurier désabusé qui accuse des signes de vieillesse malgré son jeune âge et qui affiche une philosophie de vie plutôt désenchantée. Quant au capitaine hongrois, hussard guérisseur, il sombre cette fois-ci dans l'anonymat, sans pour autant être éliminé.

Le séjour curatif va bon train et acquiert officiellement le statut de « légende » en 1928. Du moins, l'auteur anonyme, N.M., de *Casanova au Tabán* (N.M., 1928, pp. 437-438) désigne son récit comme tel. La voici : en route vers Buda, Casanova voyage dans la diligence avec des femmes laides qui baragouinent dans une langue dont il ne comprend pas un mot. Le chevalier est malade suite à l'étreinte d'une Française ; la goutte le tourmente aussi. Arrivé à destination, il loue une chambre chez un boucher (!) aubergiste, père d'une belle jeune

---

<sup>21</sup> « *parázsló, nagy, sötét szemeivel, amelyeknek mélyén valami bánatos, szláv mélázás borongott* », *ibid.* p.258.

filles. Casanova se rend au bain des Serbes et, quoique dégoûté par l'aspect de l'eau, finit par prendre son bain. Il découvre à son retour un jeune homme robuste qui bavarde avec la donzelle : c'est le garçon boucher, plutôt menaçant. Bien que la fille ignore les langues étrangères, l'aventurier a bon espoir ; à la nuit tombée, il se faufille sous la fenêtre de la fille, grimpe, frappe et on lui ouvre. En embrassant la fille, il ressent une violente douleur dans sa cheville droite et il tombe en arrière. Quelqu'un s'enfuit, abandonnant l'arme de l'attentat : c'est un énorme couteau, appartenant sans doute au garçon boucher. L'aventurier se retire, fait ses bagages et part en toute hâte. À l'aubergiste confus, il griffonne un billet avec l'explication de son départ, mais comme personne ne comprend l'italien, le billet est jeté au feu. On suppose que ces lignes renfermaient ceci : « il n'y a pas de fille au monde pour qui je risquerais ma vie »<sup>22</sup>.

Si l'auteur remarque que cette légende circulait dans les années vingt parmi les habitants du quartier, nous retenons deux aspects essentiels de cette nouvelle version. D'abord, la durée du séjour : pour la première fois, le Vénitien plie bagage en moins de vingt-quatre heures. Ce séjour trop court et trop violent servirait d'explication à l'absence de cet épisode dans les *Mémoires*. L'auteur est ici sans doute influencé par la lecture des *Mémoires*, et plus particulièrement par l'évasion de Barcelone où le chevalier, poursuivi par les tueurs à gages, a eu peur pour sa vie quittant illico les lieux pourtant prometteurs<sup>23</sup>. L'aspect mimétique par rapport au texte fondateur se traduit donc par le billet énigmatique (un élément qui renforce la légende puisque non explicite) laissé à l'auberge — sans être lâche, il était « prudent » et sa vie lui était plus chère que les femmes. Un deuxième aspect intéressant constitue la langue ignorée. Les autres versions présentent un Casanova parlant allemand ; ici tout se déroule en gestes et en regards et l'aventurier, frappé d'emblée par l'étrangeté de la langue (ou des langues) du pays, se réserve le droit d'écrire en italien lors de son départ. Ainsi, c'est le problème de la communication qui est abordé, ce qui rappelle la singularité de la

---

<sup>22</sup> « *Olyan nő még nem született, akiért érdemes lenne az életemet kockára tennem* », *ibid.*, p. 438.

<sup>23</sup> Cf. Casanova 1993, vol XI., chap.5.

conversation entre le capitaine et le séducteur dans le texte des *Mémoires*. Au reste, les mêmes motifs, peaufinés : couteau de boucher, bains détaillés, cheville droite. Pour la première fois, le chevalier n'est pas satisfait de la Hongrie : les passagers de la diligence sont bruyants et repoussants, les bains dégoûtants et les gens dangereux — nous sommes quand même loin des impressions favorables suggérées par l'article de Held ; une sorte de légende noire est en train de naître, à la fois du protagoniste et des autochtones.

### 3. LIEU DE MÉMOIRE ET SURVIE DE LA LÉGENDE

Outre l'histoire et les personnages légendaires, la présence d'un *lieu de mémoire* est indispensable à la formation des légendes<sup>24</sup>. Il a pour fonction de nous rappeler l'existence d'une vie antérieure et de définir l'espace symbolique de notre existence. La mémoire collective, pour bien camper la visite du Vénitien, s'attachera donc à l'auberge dans le quartier *Tabán*, la preuve « historique » tangible du séjour. L'auberge « serbe » finit par se matérialiser en une jolie *maison* de la rue du *Lieutenant (Hadnagy utca)* et devient monument culturel hongrois, objet de fierté des citoyens de Buda. Elle sera au cœur du débat déclenché en 1933, au moment où la mairie prend la décision de raser le quartier.

Un journaliste en colère, Béla Bevilaqua, lance un article de sauvetage dans l'hebdomadaire de Buda (Hárombék, 1933). Il évoque le récit d'Artúr Elek, écrit, selon lui, autour de 1912, portant sur le chevalier arrivé de Venise pour guérir sa maladie — contractée auprès des femmes — dans les bains *Rác* (des Serbes). L'aventurier séduit la fille d'un vigneron serbe, mais le frère et le fiancé interviennent en le rossant sérieusement. Après sa guérison, l'aventurier s'en va dans le noble comtat X et là encore, il essuie les attaques des « tristes maris » qui le traînent au banc de supplice où les haïdouks lui administrent une bastonnade (avec des bâtons de noisetier, précise-t-il), avant de

---

<sup>24</sup> Cf. Arnold van Gennep, 1910. Les trois critères spécifiques d'une légende sont : le caractère local, son individualité et qu'il est objet de croyance.

l'expulser du pays. Ce récit renaît, dit Bevilacqua, sous la plume d'un « jeune journaliste opportun » et le raconter devient « enfant musclé ».

On note avec intérêt l'inversion chronologique du récit et de l'article, l'imprécision concernant le nom de l'écrivain (Elek au lieu de Kárpáti), la date, les motifs altérés (maris au lieu de nobles, vigneron, pas aubergiste), ainsi que l'annexe de « la belle photo dans une revue d'élite sur la maison supposée ». Doublement maltraité (battu à la fois par les Serbes et les autorités), Casanova subit l'expulsion à cause des « tristes maris » ; cet article reprend, malgré lui, deux éléments récurrents des *Mémoires* — l'expulsion et la jalousie des maris — et, grâce à cette simplification, tout en revendiquant une fonction historique, contribue à l'ancrage mythique du personnage dans la conscience collective.

Peu après surgit, dans la même revue, une diatribe en faveur de la préservation de la maison de Casanova (Berényi, 1934). L'auteur, un comte hongrois, prétend avoir lu la version *originale et intégrale* des *Mémoires* qui contient le séjour hongrois. Casanova, habitant tout près du bain Rác, y soignait sa goutte, mais le soir « à la manière des fêtards incorrigibles, il ne restait point dans sa chambre mais cherchait la compagnie joyeuse des jolies dames et s'élançait toujours dans de nouvelles aventures »<sup>25</sup>. Une fois, sur le pont de bateaux qui liait Buda à Pest, des « maris jaloux le guettèrent et, d'après ses propres confessions, le maltraitèrent un tantinet »<sup>26</sup>. Le patriote local conclut qu'avec « un brin de bonne volonté nous devrions sauvegarder ce genre de vestiges, car nous ne possédons que très peu de choses exotiques »<sup>27</sup>. Casanova qui a la goutte et qui est battu par les maris — cette variante est l'amalgame confus entre l'article de Held et celui de Bevilacqua. Au lieu du mont Gellért, c'est sur le pont des bateaux qu'il

---

<sup>25</sup> « *este aztán, javíthatatlan mulatozók módjára nem a szobáját őrizte, hanem víg társaságba ment, vacsorázni szép hölgyekkel, majd új meg új kalandokat hajszolni* », *ibidem*.

<sup>26</sup> « *Egyszer a Pestre vezető hajóhídon nagy verekezésbe keveredett, féltékeny férjek leselkedtek rá és saját bevallása szerint némileg helyben is hagyták* », *ibid.*

<sup>27</sup> « *oly kevés különleges mutatnivalónk van, hogy némi jóakarattal az ilyen emléket is meg kellene őriznünk* », *ibid.*

subit la correction. Pour la première fois, nous avons à faire à un « fêtard incorrigible » dont la vertu principale serait « l'exotisme ».

Le seul casanoviste hongrois de l'époque, Miksa Fenyő, fait entendre sa voix et précise que le Vénitien n'était jamais venu en Hongrie, sauf l'escapade à Presbourg (Fenyő, 1934a). Il énumère toutes les références hongroises de Casanova et conclut que la visite à Buda n'est qu'un « rajout de quelque édition pirate hongroise » ou bien « une lecture personnelle du comte du coffre-fort de Leipzig, où le manuscrit casanovien est gardé chez Brockhaus »<sup>28</sup>. Bevilaqua lance alors sa nouvelle découverte : l'article de Held dont il détaille brièvement le contenu tout en insistant sur la traduction de Zech (Borsodi Bevilaqua, 1934). Fenyő, pour lever les doutes, réplique et démontre le côté fictif de cette traduction : la première traduction hongroise est bien l'ouvrage de *Halasi O.* de 1873, presque quarante ans plus tard que celle — supposée — de Zech (Fenyő 1934b). En conclusion il dit : « l'aventure de Buda est sans doute le produit de la fantaisie d'un auteur de récit et nous devons nous habituer à la perte d'une jolie légende »<sup>29</sup>. L'attitude ferme de Fenyő semble faire autorité, le débat cesse, non sans l'épilogue de Bevilaqua, selon lequel un an plus tard, *trois autres* jeunes écrivains auraient repris la légende. On a beau démolir le Tabán, l'esprit de Casanova « planera toujours au-dessus, se faufile par les fenêtres des villas de Tabán, y jettera les fleurs rouges de l'Amour ou s'y glissera par une échelle de corde en restant immortel »<sup>30</sup>.

---

<sup>28</sup> « valamely fogyatékos magyar kiadás betoldása (...) vagy a gróf úr személyes olvasata », *ibid.*

<sup>29</sup> « a budai kaland alighanem novellista fantáziájának szüleménye, s nekünk bele kell törödnünk abba, hogy szegényebbek vagyunk egy kedves legendával », *ibidem.*

<sup>30</sup> « Casanova szelleme örökre ott fog lebegni a Tabán felett, mint szellem belopózik a Tabán környéki villák ablakán, a Szerélem piros virágait dobja be más ablakon, esetleg kötélhágcsón mászik be és szelleme örökéletű lesz ! », 3Bék, « Mégegyszer a budai Casanova », *Budai Napló*, 2 juillet 1935, n° 1199, p. 6.

Nous ne pouvons pas douter de la justesse de cette prophétie, puisque en 1940, Sándor Lestyán, dans son livre sur Budapest<sup>31</sup>, se souvient de Giovanni Jacopo Casanova (sic) arrivé dans les bains de Rác pour soigner sa goutte. Même souffrant, le chevalier aurait été un « grand fripon » car il voulait enlever la fille du boucher serbe, Péter Kosztics. Celui-ci, découvrant les poèmes amoureux du Vénitien cachés par sa fille parmi les boudins et les andouillettes (!), empoigna son couperet, bien décidé à trancher l'aventurier. Le voyant s'approcher, Casanova s'échappa par la fenêtre, courut sur les toits de Tabán et ne s'arrêta qu'à Paris. Pourquoi n'a-t-il jamais mentionné cet épisode dans ses *Mémoires* ? Tout simplement parce qu'on ne se vante pas de ses échecs et de sa honte, son image aurait souffert une souillure indésirable. Les habitants de Tabán restent cependant très fiers d'avoir humilié ce satyre réputé<sup>32</sup>. Voilà une version amalgamée de l'évasion sur les toits (réelle) et des bains de Buda contre la goutte casanovienne (fictive) où c'est le père terrible qui empêche l'accomplissement de la séduction. Le boucher Serbe, contextualisé, peut être une allusion politique qui s'ajoute au cliché de « vindicatif ».

Un témoignage, recueilli en 1962, nous montre à quel point les habitants de Buda véhiculent encore cette légende : un journaliste réussit à interviewer l'arrière-petite fille de la fille serbe *Marica*, dont le père aubergiste et boucher Péter Koszpits hébergea le chevalier, évadé en 1760 de la prison, arrivé pour une cure contre la goutte dans les bains Rác. *Marica*, pour éviter le duel sanglant entre son fiancé, Stipan Babic et le chevalier, leur a proposé un duel de bouche : celui qui aura mangé le plus de miche farcie sera proclamé vainqueur et aura ses grâces. Dans la composition de cet étrange gâteau figurent une omelette à dix œufs, du miel, des amandes, du raisin, des figues et de la cannelle. Malgré les apparences, il s'agissait d'un concours truqué, car la fille connaissait l'appétit de son bien-aimé, qui l'emporte en effet sur Casanova avec le score humiliant de douze à cinq. Le chevalier, « pâle, près de l'évanouissement se leva, demanda pardon et marcha en titubant vers sa chambre », puis, le lendemain,

---

<sup>31</sup> Sándor Lestyán, *Pest-Budai regélő*, Budapest, Officina, 1940, p. 234-235.

<sup>32</sup> « *A tabániak erre a kalandra mindig büszkék voltak* », *ibid.*, p. 235.

partit sans mot dire. L'honneur des demoiselles de Tabán était ainsi sauvé<sup>33</sup>. Le curieux de cette version tient de l'héroïsation des habitants de Buda au détriment du séducteur étranger ; la légende noire du Vénitien (fripon, fêtard, trouillard, satyre) culmine avec le nouvel aspect du « faible » ce qui remet en question, subrepticement et dans une interprétation freudienne, la sexualité même du séducteur.

#### 4. EXPLICATION DE LA LÉGENDE

Récapitulons. Le schéma de base, orné de variations est assez net. Giovanni Jacopo Casanova di Steingalt s'évade d'Italie (Venise, Trieste), passe par Fiume et veut soigner sa maladie (rhumatisme, goutte, maladie vénérienne) dans les bains de Buda. Il se loge dans le quartier Tabán chez un Serbe (aubergiste, vigneron, boucher qui s'appelle Kosztits, Kosztjics ou Koszpits). Sa fille (Sava, Marica) a un fiancé (des prétendants, Babic). Casanova veut enlever la fille, mais le gardien (père, fiancé, frère, prétendant) s'y oppose, le Vénitien est malmené (battu, blessé, chassé, humilié), puis sauvé et guéri par un capitaine hongrois qui a des terres en province. Dans la deuxième partie de son séjour (provincial), Casanova subit les mêmes revers (la hargne des maris ou des nobles hongrois de province) et quitte le pays avec de tristes souvenirs. La maison du chevalier au Tabán, l'héroïsme et l'honnêteté des gens de Buda sont mis en relief, l'issue déshonorante de l'aventure explique l'absence de l'épisode dans les *Mémoires*. La figure du capitaine, omniprésente et historique, semble être en fin de compte la clé de la naissance de la légende.

Le roman de Tibor Takács *Les amoureux devant la glace*, sous-titré *Casanova à Buda*, renouvelle la légende tant par son ampleur que par la modification de la date de la visite en Hongrie (Takács, 2000). Le vieux Casanova vient de terminer son ouvrage autobiographique au moment où son employeur, Waldstein, reçoit la visite du comte

---

<sup>33</sup> László Rapcsányi, « Casanova párbaja Budán », *Nők Lapja*, 1962/4, pp. 6-7.

Erdődy<sup>34</sup>. L'aventurier lui avoue aimer le peuple hongrois « à cause de sa générosité chevaleresque » et raconte aussi l'histoire d'Henriette et du capitaine dont il n'a *jamais* oublié le nom — József Dobay — et qu'il a revu en Hongrie. Son récit est le suivant : à cinquante-huit ans, l'ancien séducteur est secrétaire de l'ambassadeur vénitien à Vienne. Perclus de rhumatismes, il prend la résolution d'aller à Buda, réputé pour ses bains, proche de Vienne et poussé aussi par le désir de revoir son ami. Il voyage et cause en allemand avec deux Hongroises qui descendent à Komárom. À Buda, sur la place de la Bombe<sup>35</sup>, l'aubergiste serbe Péter Kosztits, gérant de la *Croix Blanche*<sup>36</sup>, l'invite à y descendre ; ils tombent d'accord en russe. La femme de l'aubergiste, Alenka, cuisine une bonne soupe aux tripes et le Vénitien se rend dans le bain « aux colonnes vertes »<sup>37</sup>. Dobay, de retour de Debrecen, lui fait découvrir les bons restaurants de Buda. Les deux amis finissent la soirée par des citations d'Ovide et Alenka profite de l'absence de son mari pour se renseigner dans le lit du chevalier. Sa fille Ikónia, âgée de seize ans, plaît davantage au séducteur qui devient son professeur de français, malgré les menaces de la mère jalouse. Dobay met à leur disposition sa maison, mais Ikónia entraîne Giacomo d'abord dans l'église serbe où ils doivent se jurer fidélité avant de s'unir dans le plaisir. Sous prétexte d'un départ à l'improviste en province, le capitaine récupère les affaires du chevalier et règle l'addition, mais à la tombée du soir, par la porte de derrière, l'aventurier revient chercher la fille en voiture pour l'emmener à Vienne. Au pied du mont Gellért, la voiture est arrêtée, Ikónia enlevée et le chevalier battu. Évanoui, celui-ci ne se réveille que chez Dobay. Il ne parlera jamais de cette mésaventure dans ses écrits parce qu'il paraîtrait ridicule aux

---

<sup>34</sup> Casanova rencontre le comte *Christophe Erdődy* à Vienne, « aimable, riche et généreux », Casanova 1993, III, p. 650.

<sup>35</sup> La place de la Bombe s'appelle aujourd'hui « place Batthyányi ». Elle était le centre des diligences qui arrivaient de Vienne et de Presbourg.

<sup>36</sup> La *Croix Blanche* (*Fehér kereszt*) était l'auberge la plus célèbre à Buda à partir de 1758, propriété du baron autrichien Falk.

<sup>37</sup> Ce sont les bains *Rudas*, au pied du mont Gellért, édifié au XVI<sup>e</sup> siècle par les Turcs.



yeux de la postérité que le grand séducteur ait pu être tué à cause d'une fille de seize ans.

Le seul intérêt qu'il y ait à étudier ce texte modeste réside dans le fait qu'il synthétise tous les éléments qui permettent de formuler notre hypothèse sur la formation de la visite légendaire à Buda. Il y a ici deux raisons fondamentales pour la soi-disant omission de cet épisode des *Mémoires*. D'abord, *il nuit à l'aura du chevalier*, à l'image qu'il s'était forgée pour les lecteurs. D'autre part, cette aventure a lieu *après le deuxième exil de Venise* (contrairement aux variantes antérieures qui le situaient tout de suite après l'évasion des Plombs). Le vieil aventurier a vraiment besoin d'une cure contre les rhumatismes et Vienne n'étant pas loin de Buda, une visite n'y serait pas impossible. Pour harmoniser le passé historique (celui des *Mémoires*) et le passé fictif ou littéraire (les ouvrages hongrois déjà mentionnés), il fallait mettre en avant le *capitaine hongrois* (que l'aventurier a vraiment rencontré) et l'histoire de la *séduction de la fille de l'aubergiste serbe*. L'épisode avec Henriette prend de l'importance pour mieux camper le personnage de Dobay, le capitaine de hussards, tandis que l'aubergiste Kosztits, vivant encore dans la tradition orale des années 60, se prête volontiers à un remaniement, sans rester infidèle à la croyance. Ainsi, Kosztits déménage de la maison de la rue du Lieutenant au château. La légende s'enrichit de l'épouse de l'aubergiste (Alenka), dont la fille acquiert un nom symbolique (Ikónia = icône, belle comme une image, au lieu de Sava). La mésaventure du chevalier ne sera pas l'œuvre des prétendants, mais le fruit de la vengeance d'Alenka, blessée dans son orgueil féminin — c'est elle qui soudoie les agresseurs de la diligence. L'orchestration de ces deux traditions (historique et littéraire) ne fait défaut qu'au sujet de l'âge du capitaine. Lors de la rencontre décrite par Casanova dans les *Mémoires*, le hussard a déjà une soixantaine d'années face à l'aventurier de vingt-huit ans. Or, la visite à Buda chez Takács a lieu trente ans plus tard et le capitaine vit toujours, il n'a que soixante-deux ans. Pour pallier cette incongruité, au moment de l'aventure avec Henriette, le capitaine est rajeuni par l'auteur, ce qui constitue une contradiction flagrante avec la réalité historique. Cela, bien sûr, n'influe pas sur la persistance de la légende dont la genèse ne devrait plus nous échapper.

Casanova, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, devient une figure mythique dont le trait principal reste la force de séduction. C'est par son côté érotique qu'il impressionne, malgré son talent de mémorialiste ; le grand public, avide de lecture facile et ravi d'enfreindre des tabous — comme celui de la sexualité — préfère retenir le mâle puissant comme image. En dehors de sa puissance érotique, son train de vie — vivre du jeu et du hasard — fascine aussi la société bourgeoise, habituée aux économies et aux calculs financiers. Sa célèbre évasion de la prison des Plombs intrigue la fantaisie des lecteurs et, à cause peut-être du nom du lieu résonnant, propice aux associations variées, la mémoire collective le retient facilement. Grâce à l'invention géniale de son faux titre de « Chevalier de Seingalt », il s'ancre davantage dans la mémoire de la postérité — l'intérêt de lire ses aventures aurait été moindre sans cette trouvaille. Comme il y a en Hongrie, déjà à partir de 1873, une traduction intégrale des *Mémoires* et de nombreux fragments publiés, souvent piratés, farcis d'aventures amoureuses et de voyages, les lecteurs ressentent comme un manque cruel l'absence de séjour hongrois de Casanova : il a été partout, sauf dans leur beau pays. Ce sentiment de *frustration* est accentué par l'épisode avec Henriette et le capitaine, l'un des plus réussis des *Mémoires* : voilà qu'il a rencontré un Hongrois galant et compréhensif et il ne s'était point intéressé à son pays. Pour combler cette lacune, il fallait inventer une suite à l'histoire du capitaine, riche en femmes et en séduction. De cette mission s'était acquitté brillamment Albert Held.

Il fallait d'abord situer la date de l'histoire pour plus de véracité, l'un des meilleurs moments étant la période confuse après son évasion. Comme Venise n'est pas si loin de la Hongrie et voisine avec l'Empire des Habsbourg, rien de plus simple que de le faire traverser le pays après cette fuite incroyable. La prison a dû certainement gêner la santé du détenu, une ville comme Buda, célèbre pour ses bains guérisseurs, coule de source. Pour se trouver tout près, une bonne auberge ferait l'affaire. À l'époque, le quartier de Tabán était peuplé de Serbes, commerçants et artisans réputés, installés depuis longtemps à Buda. La rue du Lieutenant offre une proximité idéale avec les bains. Une fille de seize ans — les *Mémoires* fourmillent de jeunes filles — s'impose comme nécessité, pourquoi pas la fille de l'aubergiste ? L'occasion de se venger sur Casanova qui a évité la Hongrie se présente tout d'un coup : il n'aura jamais parlé de séjour hongrois, à

cause de l'humiliation subie à Buda. Voici donc une légende née d'une frustration « nationale » ; c'est pourquoi les Serbes « malveillants » vont lui régler son compte, tandis que le « gentil » capitaine hongrois aura la délicate mission de soigner le Vénitien maltraité, de l'inviter dans sa propriété provinciale, puis, à cause de nombreux scandales, de l'éloigner. Avec ces souvenirs amers, le chevalier ne reparlera jamais de la Hongrie, mais les gens de Buda se souviendront d'avoir eu beau jeu : la variante orale, le témoignage de madame Sztankó apporte la preuve que la visite s'est ancrée dans la mémoire collective. Les nouvelles modifications de Takács (déplacement du quartier, changement de prénom) ne nuisent pas à la structure du récit déjà connu et font ressortir le lien avec le vieux capitaine, présent dans le texte qui préside à la formation de la légende, les *Mémoires*.

Même si les étapes de formation de cette légende semblent aujourd'hui repérables et en dépit du caractère fantaisiste du séjour à Buda, son pouvoir de fascination permet la création de nouvelles variantes dont on voit les interprétations s'accroître au fil des temps. Parti d'un simple article de journal, il en arrive aujourd'hui, via le récit, aux dimensions romanesques et permet d'amples réflexions sur l'histoire culturelle hongroise.

## BIBLIOGRAPHIE

- 3BÉK, 1935, « Mégegyszer a budai Casanova », *Budai Napló*, 2 juillet, n°1199, p. 6.
- BERÉNYI János, 1934, « Az eltűnő Tabán hajdani lovagja », *Budai Napló*, 31 janvier, n° 1155.
- BORSODI BEVILAQUA Béla, 1934, « Még egyszer Casanova és a budai mende-monda », *Budai Napló*, 17 février 1934, n° 1157.
- CASANOVA Giacomo, 1993, *Histoire de ma vie*, Paris : Robert Laffont.
- FENYŐ Miksa, 1934 a, « Szétfoszló legendák. Az eltűnő Tabán hajdani lovagja », *Budai Napló*, 10 février, n° 1156.
- FENYŐ Miksa, 1934 b, « A budai Casanova – legenda vagy valóság », *Budai Napló*, 27 février 1934, n° 1158.
- HÁROMBÉK, 1933, « Casanova tabáni háza » *Budai Napló*, 12 mars, n°1115.
- HELD Albert, 1913, « Casanova Magyarországon », *Pesti Hirlap*, 20 avril, p. 67.
- KÁRPÁTI Aurél, 1914, « Jacopo meséje », *Budai képeskönyv*, Budapest : Élet.
- KOZOCSA Sándor, 1966, *Casanova Magyarországon*, Budapest: OSZK.

- LESTYÁN Sándor, 1940, *Pest-Budai regélő*, Budapest : Officina, pp. 234-235.  
 N.M., 1928, « Casanova a Tabánban. Legenda », *Literatura*, n° 5, p. 172.  
 PELLE, János, 1987, *Casanova, avagy a XVIII. század egy kalandor szemével*, Budapest: Kossuth.  
 POLISENSKY, Josef, 1997, *Casanova a jeho svět*, Prague: Akademia  
 RAPCSÁNYI László, 1962, « Casanova párbaja Budán », *Nők Lapja*, 1962/4, pp. 6-7.  
 REXA, Dezső, 1934« Tabán. Emlékezés egy eltűnt városrészeiről », Budapest: Egyetemi nyomda, pp. 19-20.  
 TAKÁCS Tibor, 2000, *Szerelmesek tükör előtt. Casanova Budán*, Budapest : Kávé.  
 VAN GENNEP Arnold, 1910, *La formation des légendes*, Paris : Flammarion.

## RÉSUMÉ

### Casanova budai legendája

Tanulmányunk a köztudatban a női hódításairól híres Giacomo Casanova magyar földön tett látogatásáról keletkezett legenda fejlődéstörténetét kísérli meg feltérképezni. Mivel a velencei emlékiratainak alig van magyar vonatkozása, egy leleményes monarchiabeli újságíró kitalált egy apokrif történetet, mely a huszadik század folyamán nemcsak minden irodalmi fikció kiindulópontjává vált, de Buda régi kerületét, a Tabánt is emlékhellyé avatta. A csábító budai kalandját olvasva valójában magyar művelődéstörténet bontakozik ki és a nemzeti identitás kérdése is kulcsfontosságú szerepet kap. Írásunk során városantropológiai és poetikai kérdésekkel is foglalkozunk.

### The legendary visit of Casanova in Buda

Our paper attempts to elucidate the birth and the popularity of a legend, formed around the fictitious visit in Hungary of Giacomo Casanova, Venetian writer known commonly for his female conquests. In the last years of the Dual Monarchy, intrigued by the lack of Hungarian references in Casanova's Memoirs, a feuilleton writer

invented a successful apocryphal work which served, during the whole twentieth century, as a basis for literary fiction, and even led to a location in an old district of Buda associated with the memory of Casanova. Parallel to the evolution of the seduction story, we try to read the country's cultural history and focus on national identity. Analysing the different variations of the legend and its development over time, we also raise some questions of urban anthropology and poetics.